

PAS DE POLITIQUE.

L'OUVRIER

L'UTILE A L'OUVRIER.

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

FAIRE DU BIEN AUX CLASSES OUVRIÈRES.

PAPA NOÉ, Rédacteur-en-Chef.

MONTREAL, 26 JANVIER 1884.

Rédigé par un Comité d'Ouvriers.

AVIS.—"L'Ouvrier" se trouve dans tous les dépôts de journaux, et est livré GRATIS tous les Samedis aux acheteurs de "L'ETENDARD."

AVIS SPECIAL.

Nous prions nos lecteurs de vouloir bien adresser les réponses du problème à PAPA-NOÉ, rédacteur-en-chef de l'Ouvrier, 31 rue St. Jacques, et non à la rédaction de l'Etendard. Notre petit journal, quoique patronné par l'Etendard, a un bureau de rédaction spécial, et il est indispensable que toutes correspondances particulières à l'Ouvrier soient bien adressées à ce journal.

CAUSERIE DU DIMANCHE.

PROVERBES POPULAIRES

FRANÇAIS.

Bon ouvrier se sert de tous outils.—Combien en voyons nous qui à cœur de jour maugréent après leurs outils. Ce marteau ne va pas, cet outil ne coupe pas. Si j'avais ce qu'il faut, disent-ils, je ferais de bon ouvrage. Certainement, à l'ouvrier il faut un bon outil, mais l'ouvrier n'est bon ouvrier que le jour où il sait tout faire avec presque pas d'outils.

ANGLAIS.

Lazy folks take most pains (La paresse finit par ne donner que plus de peine.)—Beaucoup s'imaginent que le moyen le plus expéditif de se débarrasser d'une besogne désagréable ou pénible est de l'entreprendre à la hâte et sans attention. C'est une erreur. Un travail mal fait traîne en longueur et rebute de plus en plus, à mesure qu'on avance. Le vrai secret d'abréger une tâche fastidieuse et même d'y prendre plaisir, est de s'en acquitter de son mieux, et de façon à ne pas rougir de son œuvre. Il n'en coûte pas beaucoup plus pour faire une chose avec soin, que pour la faire avec négligence. En partant de ce principe; on ne se prépare pas de regrets, on n'essuie pas de reproches et on ne s'expose pas à recommencer, ce qui est pire pour les paresseux.

ÉCOSSAIS.

The book of may-bes is very broad (Le livre des "peut-être" est un fort gros volume.)—Voyons ensemble la morale de ce proverbe. N'en n'est-il pas qui se disent à eux-mêmes chaque jour: peut-être ferai-je mieux d'économiser, peut-être ferai-je bien de ne pas boire, peut-être serait-il mieux pour moi de travailler et de pas faire le lundi, peut-être en travaillant plus fort mon patron m'augmenterait-il, peut-être ceci, peut-être cela, etc., etc., puisque le livre des peut-être est gros, nous dit le proverbe. Peut-être, ajouterons nous, serait-il préférable pour nous de dire moins souvent peut-être, peut-être même en avons nous la certitude. Or, la morale est qu'il faut agir franchement, promptement, lorsque la raison conseille et ne pas trop discuter en disant des peut-être.

ITALIEN.

Chi la dura, la vince (Qui tient bon l'emporte).—Ce qui veut dire en bon français, quoique la langue italienne soit toute gracieuse, que celui qui

ne lâche pas son bout finit par parvenir. A nous ouvriers de bien apprécier ce proverbe, c'est celui qui pour nous, nous fera faire fortune. Avons nous une bonne situation, ou à peu près bonne, dans un atelier quelconque? Tenons bien, ne lâchons pas la place, un autre la prendrait. Si nous savons bien pendant 10 ans, 15 ans, 20 ans et plus, conserver notre emploi, ce temps venu, advienne que pourra, nous l'emportons, c'est-à-dire, que si nous avons été sages, économes, notre vie durant, nous sommes victorieux. Si ce n'est la fortune qui nous arrive, du moins sera-ce l'aisance.

ESPAGNOL.

Refriadas, duelen mas las ilagas (En refroidissant, la blessure devient plus sensible.)—Souvent à l'atelier pour un oui, pour un non, deux amis aujourd'hui deviennent ennemis demain. Pourquoi? souvent encore pour un rien, un mot un peu vif, une insulte si vous le voulez. Mais qu'est-ce? entre deux amis, rien, s'il n'y a pas refroidissement. C'est pourquoi nous offrons à la méditation de nos amis ce proverbe bien vrai. Prenez garde, au refroidissement la blessure devient plus sensible et l'oubli plus difficile, de là l'inimitié pour une futilité. MORALE—Ne jamais quitter l'atelier en chicane et sans se donner la main.

TURC.

Si tu n'est pas riche, pourquoi tant de toilette? Proverbe qui ne demande aucune explication, il suffit de le lire, de le méditer et, si l'on est coupable, de se corriger. Nous connaissons plus d'un ouvrier pas riche, mieux habillé le Dimanche lui et sa famille, que les plus riches princes de la finance à Montréal. Alors, dira le proverbe, pourquoi tant de toilette, si tu n'es pas riche? Pourquoi! parce que c'est la façon. Cela ruine, cela ne fait rien, il faut paraître un peu. Et le vieux proverbe français: "l'habit ne fait pas le moine." Rien n'est plus beau qu'un viril ouvrier, duquel on peut dire en le voyant passer: Vois donc, un tel a-t-il l'air crâne avec sa vareuse grossière mais propre; tandis que mis avec recherche on dira: Tiens, un tel, il est bien habillé, mais a-t-il l'air emprunté ainsi endimanché, et puis tu sais, cela ne lui coûte pas cher, il ne paie pas ses fournisseurs.

ARABE.

Richesse et pauvreté sont affaire d'opinion—Tel qui se croit pauvre, se plaint sans cesse du sort, se verrait bien plus riche s'il considérait les plus pauvres que lui. Le plus pauvre même peut encore trouver plus malheureux que lui, s'il est croyant, puisqu'il y a même des riches assez malheureux pour ne pas croire à un Dieu bon, miséricordieux et récompensant nos peines d'ici bas par une vie meilleure.

Tel qui se croit riche, fait ostentation de son bien, oublie la charité, ne connaît que les jouissances de la vie, se verrait bien plus pauvre s'il songeait aux plus riches que lui, et s'il songeait surtout à son petit avoir, parfois bien petit pour l'autre monde.

ALLEMAND.

Das Werk lobt den Meister (C'est l'œuvre qui fait l'éloge de l'ouvrier)—Rien de mieux, voyez l'ouvrage fait par l'ouvrier ou les ouvriers, et il vous sera très facile de constater la valeur de cet ou de ces ouvriers. A nous donc sur le conseil des allemands, de produire une œuvre capable de nous

faire apprécier comme nous prétendons le mériter. Si nous devons croire aux proverbes comme enseignement des peuples, que ne devons-nous pas croire de celui-ci qui nous est offert par l'Allemagne! !.....

PAPA-NOÉ.

Offert à "L'Ouvrier."

Pour être donné en prime à ceux de nos lecteurs qui, ayant deviné nos problèmes, seront désignés par le sort.

Par Mr. O. Trudel, des Trois-Rivières, un magnifique choix de grandes gravures pour être encadrées.

Par Mr. F. X. —, deux beaux cadres, un contenant le portrait de Mr. F. X. Garneau; l'autre, un magnifique chromo, représentant la mort de St. Joseph. (Ces deux cadres seront exposés au bureau de l'ETENDARD, 31 rue St. Jacques.)

Par Mr. Angers, qui fut notre premier donateur, une splendide garniture de boutons de chemise pour homme, comprenant ceux des manches, du faux col et du devant de chemise. Une autre garniture pour devant de chemise, le tout est plaqué or de fort bonne qualité.

Par Mr. Auguste Laperrière, deux jolis volumes intitulés: "Les Guêpes Canadiennes."

Comment remercier nos généreux donateurs? Les expressions nous manquent, et nous comptons que les heureux donataires auxquels ces présents seront dévolus, viendront à notre aide, et sauront comme ils le doivent échaudeusement reconnaître la générosité de ceux qui encouragent notre œuvre. Pour nous, messieurs, veuillez accepter nos remerciements sincères au nom de la classe ouvrière en général.

Nous remercions aussi les révérends messieurs du clergé, qui daignent par leurs bonnes lettres, nous dire que notre œuvre leur est agréable et est profitable. Nous espérons toujours mériter les éloges qui nous sont adressés et en apportant de plus en plus nos soins à la rédaction de l'Ouvrier, nous comptons augmenter l'encouragement qui nous est actuellement donné.

LA RÉDACTION DE "L'OUVRIER."

LE SCAPHANDRE.

Le scaphandre est un appareil destiné à remplacer la cloche du plongeur. Il se compose d'un vêtement spécial, et d'une pompe chargée d'envoyer au plongeur l'air nécessaire à sa respiration.

Le vêtement comprend un casque, une pèlerine de métal, et un habit imperméable. Le casque, en cuivre étamé, porte plusieurs lunettes ou fenêtres, les verres sont protégés par un fort treillis en fil de cuivre. A l'arrière vient aboutir le tuyau de conduite d'air, muni d'une soupape à ressort et d'un robinet. La pèlerine en métal est garnie de crochets destinés à suspendre les poids nécessaires à la stabilité du plongeur. Le vêtement imperméable, étroitement lié au casque, est fait d'une seule pièce depuis le haut jusqu'en bas.

Ainsi vêtu, et armé des instruments nécessaires à son exploration, le plongeur se fait descendre au fond de l'eau et procède à son travail. Un système de signaux convenus lui permet de se mettre sans cesse en communication avec ses aides du dehors,

et de leur transmettre ses ordres. La pompe lui envoie constamment l'air dont il a besoin, et si l'air afflue en trop grande abondance, il s'en débarrasse au moyen du robinet. Il peut donc travailler à son aise, manœuvrer la hache et la scie, explorer le fond des rivières, et s'éclairer au besoin d'une lampe préparée spécialement pour cet objet. Le scaphandre a déjà rendu de véritables services, et l'industrie peut l'appliquer utilement à la pêche du corail.

LA PHOTOGRAPHIE.

Il n'est personne qui ne connaisse les charmants produits de la photographie, portraits, vues de monuments, paysages. Ces dessins, d'une exactitude merveilleuse, sont produits par l'action de la lumière sur des substances sensibles.

La photographie a débuté par le dessin sur plaques métalliques, c'est-à-dire sur lames de cuivre argenté ou plaqué d'argent.

De la photographie sur plaque métallique, on est passé à la photographie sur papier, grâce à la propriété qu'ont certains sels d'argent, exposés à la lumière solaire, de noircir promptement. Une feuille de papier, sensibilisée par un bain de chlorure d'argent, est placée dans la chambre obscure, où elle reçoit l'image des objets extérieurs. Partout où la lumière frappe, le chlorure d'argent, noircit : là où la lumière fait défaut, le papier reste blanc, et, comme on le comprend sans peine, entre ces deux termes extrêmes, il y a des dégradations aux nuances infinies. Mais cette image, quand on la sort de la chambre obscure, est encore à l'état latent, et il faut un agent révélateur pour la rendre visible. Cet agent est l'acide gallique, qui se combine avec l'oxyde d'argent rendu libre par la lumière. Ainsi se produit un dessin qui apparaît avec des tons inverses de ceux de la nature, puisque toutes les parties éclairées y sont teintes en noir. C'est ce qu'on appelle une image inverse ou négative.

On peut transformer l'image négative en une image positive, en posant la première sur un papier imprégné de chlorure d'argent et en exposant le tout aux rayons du soleil. La lumière, traversant les parties blanches de l'épreuve négative, noircit les parties correspondantes du papier préparé, tandis que les autres, protégées par la couleur noire du négatif, ne sont pas atteintes par l'action de la lumière ; dès lors les clairs et les ombres sont placés dans leur position naturelle, et l'on a une image directe ou positive.

Au lieu d'employer du papier pour le négatif, on emploie aujourd'hui une glace de cristal couverte d'une légère couche d'albumine ou blanc d'œuf, et imbibée d'iodure d'argent. L'image négative s'obtient comme nous venons de le dire ; et elle constitue un cliché avec lequel on peut reproduire autant d'images directes que l'on veut.

De nouveaux progrès ont été réalisés dans la photographie depuis quelques années. Les images photographiques sont aujourd'hui reproduites par la presse, tantôt au moyen de la lithographie, tantôt au moyen de la gravure. Cette dernière partie de la science n'a pas encore dit son dernier mot, et l'on peut prévoir le temps où la plupart des livres seront illustrés par ces procédés ingénieux.

Deux messieurs se jettent sur un canapé et appuient leurs têtes sur le dossier.

La maîtresse de la maison, s'écriant :

— Ne vous appuyez pas sur l'étoffe, il n'y a pas de housse !

— Oh ! ne craignez rien, madame, dit l'un de ces messieurs, je ne mets jamais de pommade.

— Et moi, dit l'autre, qui était chauve, je ne mets jamais,..... de cheveux !

Reponse au Probleme de la semaine dernière.

Elles vendront d'abord les moins belles oranges à sept pour un centin autant de fois qu'elles pourront. Puis le reste à 3 centins la pièce. De cette sorte manière la première aura reçu sept fois un centin soit 7 centins pour 49 oranges et trois cent pour la dernière soit, en tout,.....0.10

La deuxième aura reçue quatre fois un centin soit 4 centins pour 28 oranges, et 6 centins pour ses deux dernières, en tout,.....0.10

La troisième aura reçu 1 centin pour ses sept premières oranges et trois fois 3 centins pour ses trois dernières soit 9 centins et en tout,.....0.10

Comme les deux autres.

Ont Deviné.—Mlle A. Lavigne, vainqueur de l'album offert par Mr. Angers.

Mesdames Anna C. Legaré, E. Desnoyers, E. de Gran'pré.

MM. T. Bourbonnière, H. A. Lamarche, F. Lainier, F. Morin, D. O. Gouin, E. de Lorimier, J. Aubertin, C. Thérien, U. Vallée, P. G. Poirier, R. Lussier, S. Payette, J. B. Beaudoin N. P. Lapière, G. Tremblay, F. R. Vinet, Harry W. Piché, A. Fontaine, J. Ritchot, C. Payette, J. E. Cardinal, G. H. Dubois, A. L. Desaulniers, L. M. Bellerose, J. Giroux, L. Tétreau, E. Fournier, B. Blais, H. Deguire, E. Allaire, L. Lefebvre, A. C. Denis, O. Lavergne, L. G. Lupien, A. Mongeau, N. Désautels, J. A. Lemoine, C. Beaubien, E. Caron, F. R. Belvil, E. Brodeur, E. Benoit, Mac-Artiste H. Lafleur, S. P. Fournier, Avila A. Trépanier, E. Moisan, J. N. Gastonguay, E. Martin, E. Bouret, L. Bastien, P. Morrier, M. Bothler, G. E. Marion.

QUESTIONS A RESOUDRE.

Proposé par M. Malo.—Étant donné, une barre de fer pesant 40 livres, veuillez couper cette barre en quatre parties, de telle sorte que chaque section vous donne les poids voulus pour pouvoir peser depuis 1 livre jusqu'à 40 livres. On demande de quel poids sera chaque section ?

Présent.—Une magnifique gravure, offerte par Mr. O. Trudel, Trois-Rivières.

Proposé par Mr. N. Hamelin, étudiant, St. Hypolite de Walton.—Disposez les nombres 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, sur quatre lignes, de manière à former quatre colonnes. Que chacune des lignes et chacune des colonnes en les additionnant donnent pour somme le nombre 34. De plus, les chiffres qui forment la diagonale du carré fait par les lignes et les colonnes devront aussi donner pour somme le nombre 34. Veuillez envoyer l'ordre des nombres.

Présent.—Portrait de Mr. F. X. Garneau, offert par Mr. F. X.

Les réponses au prochain numéro.

Offert par Mr. Cizol.—Ceux de nos lecteurs qui auront deviné les deux problèmes, auront droit à un tirage au sort spécial, et à part les présents sus-dénommés, il lui est offert par Mr. Cizol, charcutier, "6 pieds de cochons grillés, truffés, etc., etc." Pour les gourmets, quelle aubaine !!!.....

Proposé par Mr. A. H. B., de Varennes.—Pour être résolu purement et simplement par le monsieur qui a signé IDIOT dans la question des Puits : "Douze douzaines d'œufs à douze centins la douzaine, combien cela fait-il ?

Présent.—Deux onces d'esprit en bouteille.

Ce que c'est qu'un Milliard ?

Un milliard en argent pèse 5,000,000 de kilogrammes. Croyez-vous que si vous le possédiez en or ou en billets de banque il vous sera plus aisé de le porter ? Pas davantage. En or, il ferait un poids de 322,580 kilogrammes, sous lequel succomberaient encore bien des hommes, et le million de billets de mille francs de la Banque de France qui composeraient cette somme énorme, entassés les uns sur les autres, formeraient l'épaisseur de 2,000 volumes de 500 pages chacun. Ce serait là, vous en conviendrez, une riche bibliothèque, pour le nombre et la valeur matérielle des ouvrages, sinon par leur valeur intellectuelle.

Les Plaisanteries de l'Atelier.

Un jour que Johnson était à table chez la célèbre mistress Macaulay, la conversation tomba sur l'égalité parmi les hommes. La dame soutenait que cette égalité était un droit commun à tous. Johnson, questionné, faisait les réponses les plus laconiques, dans l'espérance de faire changer une conversation qui l'ennuyait. Comme il vit qu'il n'y gagnait rien, et que mistress Macaulay approfondissait de plus en plus la question, il se hâta de manger, et pria un laquais de se mettre à sa place. « Que faites-vous donc, docteur ? lui demanda la maîtresse de la maison.—Madame, je pratique l'égalité que vous prêchez. »

Deux braves campagnards se tenaient immobiles devant un poteau du télégraphe électrique. Le dialogue suivant s'établit entre eux :

—Dis-moi donc, Jean-Marie, pourquoi qu'on appelle ça le fil électrique ?

—Comment ! bêta, t'a pas deviné ?

—Ma foi, non.

—Attends, je vais t'expliquer la chose. Tu vois bien cette longue aiguille à tricoter.

—Oui.

—Eh bien, c'est le fil, et tous ces poteaux jaunes, c'est les triques ; ça fait le fil et les triques.

Un seigneur anglais, fort connu par sa singularité, s'avisa un jour étant dans ses terres, d'ordonner à son cocher d'aller chercher de la crème au village. Cet homme, offensé de la proposition, répondit que c'était l'affaire des servantes. « Ah ! quelle est donc la vôtre ? reprend le maître.—Panser les chevaux, les atteler et conduire la voiture.—Eh bien, attellez les chevaux à la voiture, faites-y monter l'une des servantes, et conduisez-la chercher de la crème. » L'ordre était positif : il fut exécuté.

La mère à sa fille :

—Bébé, tu ne rentreras pas dans la chambre de ton père avant midi ; il est rentré tard, il faut qu'il dorme.

(Bébé se tait. Quand maman a le dos tourné, elle monte sur une chaise et tracasse l'aiguille de la pendule ; tout à coup : zzzzzzzzzzzing ! c'est le ressort qui se casse.)

—Petite malheureuse ! s'écrie la mère, accourant au bruit, qu'avez-vous fait là ?

—J'ai voulu faire midi, maman.

Un hussier à son clerc :

—As-tu présenté ma note de frais à M..... ?

—Oui, monsieur.

—Qu'a-t-il répondu ?

—Il m'a dit d'aller au diable.

—Et après, qu'as-tu fait ?

—Ma foi, monsieur, je suis venu vous trouver.

Opinion de Mazoni sur les avocats, détachée du fameux roman *Les Fiancés* :

Mon bon ami, il faut toujours dire franchement et clairement les choses à son avocat.....C'est à lui de les embrouiller ensuite.

Au restaurant :

—Garçon, ces huitres ne sont pas fraîches.

—Monsieur doit se tromper ; au surplus je ne suis pas dedans.

—Ça ne prouve qu'une chose, c'est que vous n'êtes pas à votre place.

Savez-vous la différence qui existe entre un tambour et un serpent ?

Eh bien ! c'est que le serpent change de peau quand il est en vie, et qu'on change celle du tambour quand elle est creuvée.

Calino est en grand deuil.

—Vous avez perdu quelqu'un ?

—Non. C'est mon bail qui vient d'expirer.

* * *

Les prédicures me font toujours l'effet d'être de la police.

Ça se comprend, des gens qui ont la spécialité des pieds.

* * *

Un formidable buveur venait de casser son gobelet.

Il s'agissait de lui élever un monument funéraire, et la veuve inconsolable consultait un marbrer.

—Voudriez-vous un fût de colonne ? lui dit ce dernier.

—Oh ! non ! soupire la veuve, je connais les goûts de mon pauvre défunt, une colonne de fûts ferait bien mieux son affaire !...

* * *

Un parvenu qui vient de s'installer a acheté une magnifique coupe pour mettre ses lettres.

Seulement, comme il ne connaît personne, il prie un sien neveu de lui procurer des cartes quelconques qu'il mettra dans sa coupe.

—Je vous enverrai toutes celles que j'ai chez moi, dit le jeune homme.

Le lendemain l'oncle, vérifiant l'envoi, trouve les cartes de tous les huissiers de Paris.

La Légende du Chien de Jean de Nivelles

QUI FUIT QUAND ON L'APPELLE.

Quelle histoire a donné naissance au proverbe bien connu du *Chien de Jean de Nivelles* ? Il en existe plusieurs variantes ; mais la version la plus accréditée est celle que nous a laissée la tradition flamande, laquelle certifie que le chien de Jean de Nivelles était un vrai chien, une noble et fidèle bête. La voici :

Dans le douzième siècle, dit la légende, le comte d'Argence (Pas-de-Calais) comptait au nombre de ses plus fervents religieux un chanoine de l'ordre de Saint-Augustin et ancien doyen de l'église de Saint-Lambert de Liège, nommé Jean de Nivelles. La goutte lui ayant paralysé une jambe, on fit venir de France un médecin renommé qui lui procura sa guérison s'il voulait consentir à un repos absolu pendant quatre mois.

Jean de Nivelles ne put se résoudre à perdre un temps si long sans travailler au salut des âmes, et il reprit sa pénible mission, malgré les horribles souffrances que lui causait son mal. Mais bientôt il fut vaincu par la douleur et forcé de s'aliter. L'extrême fatigue et les grandes austérités qu'il n'avait jamais voulu interrompre l'avaient tellement endolori que tout bruit un peu vif, tout mouvement imprévu, redoublaient son agonie. Ce cruel état dura depuis huit jours, lorsqu'on se décida à écarter de lui son chien, qu'il aimait beaucoup, mais qui, par ses jappements et sa vivacité, lui arrachait de fréquents gémissements.

D'abord on crut qu'il suffirait de le chasser ; mais l'animal, très attaché à son maître, revenait toujours avec tant d'insistance qu'il fallut le mettre hors de la maison et le battre de verges à toutes les heures du jour et de la nuit pour le tenir éloigné. La première journée, le saint vieillard ne dit rien, mais le lendemain il demanda son chien ; on lui répondit qu'on l'avait éloigné pour hâter sa guérison, et, comme il soupirait, on ajouta qu'il devait supporter cette privation, si c'en était une pour lui, en esprit de pénitence. Jean de Nivelles garda le silence, mais on voyait qu'il était affligé.

Le troisième jour le pauvre chanoine demande encore son chien ; on lui fit encore la même réponse, et il se tut tristement encore. Cependant la maladie faisait de rapides progrès, on vit bien que Jean allait mourir. Le matin du quatrième jour, il ne parla

plus, mais il étendit la main pour caresser une dernière fois son chien. Un des pères fut touché de compassion, et on alla appeler le chien ; mais ce fut peine inutile. On avait tant de fois battu le pauvre animal pendant trois jours que, bien qu'il rodât encore autour de la maison, il n'osa plus approcher ; et, comme s'il se fût fait en lui une révolution, il s'enfuyait au contraire à mesure qu'on l'appelait. Ce manège dura deux jours, autant que l'agonie du bienheureux Jean de Nivelles. A l'heure où le maître trépassa, le chien, s'élançant au loin, s'enfuit et ne reparut jamais.

Recettes de Métiers.

Un Nouveau Baromètre.— Voulez-vous un baromètre économique ? Prenez une bouteille, une fiole ni trop grande ni trop petite. Bouchez-la hermétiquement avec un bon bouchon. Faites traverser le bouchon par un tube de verre d'une à une et demi ligne de diamètre environ et de 18 pouces de longueur. Le tube doit se prolonger à l'intérieur aux deux tiers environ de la bouteille. Fermez bien à la cire pour éviter que l'air de la bouteille s'échappe ensuite.

Puis chauffez légèrement la bouteille pour dilater l'air et, à l'aide d'un entonnoir, faites entrer de l'eau par le tube. Le liquide doit monter dans la bouteille au-dessus de l'extrémité plongeante du tube. Il montera d'ailleurs dans le tube à un certain niveau. Voilà tout l'appareil.

Si le temps tourne à la pluie, la colonne liquide montera. S'il tourne au beau, elle descendra.

La température agit aussi sur l'air intérieur de la bouteille pour faire monter ou descendre la colonne liquide. Aussi sera-t-il bon d'envelopper la bouteille d'une épaisse couche de sciure de bois ou de la planter dans un pot de terre assez volumineux. La terre fera enveloppe. Avec un peu d'habitude, on peut tenir aisément compte des variations produites par la température et juger des variations déterminées par les changements de pression atmosphérique.

Cet appareil se construit en quelques instants, à peu près pour rien, et mis dans un endroit dont la température change peu, il peut donner des indications très exactes.

Le sabre du Capitaine.

Le colonel est à son balcon. Il voit passer un capitaine en uniforme et remarque que cet officier, contrairement à l'ordre de la place, n'a pas le sabre au côté.

—Capitaine, s'écrie-t-il, veuillez monter un instant.

Le capitaine obtempère, et devant le motif pour lequel il est ainsi appelé, s'empresse de prendre un sabre au poste du rez-de-chaussée, en bas même de l'escalier du colonel, sous l'avancée de son balcon. Puis, il se présente en souriant.

L'officier supérieur le regarde avec attention et constate avec un certain étonnement que l'arme est bien réglementairement accrochée au ceinturon de son subordonné.

—Ah ! capitaine, dit-il pour expliquer l'invitation qu'il lui avait faite de monter, je voulais vous demander où en est... Au fait, ce n'est pas très important, vous pouvez vous retirer...

Le capitaine redescend et remet le sabre où il l'a pris. Le colonel, qui était déjà revenu à sa fenêtre, le voit de nouveau, et se dit en se frottant les yeux :

—Ah ça, mais comment donc l'ai-je inspecté ! Il n'a pas le moindre sabre.

—Hé ! capitaine ! un mot encore ; montez donc un instant !

Le capitaine prend le sabre au poste, remonte et salue son colonel.

Celui-ci écarquille les yeux, fixe bien son subordonné et voit que le sabre est à sa place.

—Pardonnez-moi, capitaine, balbutie-t-il. J'avais oublié de vous dire... mais, cela ne fait rien... Nous cau-

serons de cela la semaine prochaine. Au revoir !

Le capitaine redescend et se débarrasse pour la deuxième fois du sabre. Dans la cour, il se trouve sous le regard du colonel, qui avait en toute hâte appelé la colonelle et lui disait tout bas :

—Vous voyez cet officier ?

—Oui, mon ami.

—A-t-il un sabre ?

La colonelle ajuste son lorgnon.

—Non, il n'en a pas !

Le colonel, brusquement.

—Eh bien, c'est ce qui vous trompe, il en a un !

Le Théâtre du Monde.

—Le monde entier n'est qu'un théâtre, — et tous, hommes et femmes, ne sont que des acteurs. — Ils ont leurs entrées, leurs sorties, — et chaque homme en sa vie joue plusieurs rôles. Ses actes sont les sept âges. D'abord l'enfant — qui piaule dans les bras de sa nourrice. — Puis l'écolier pleurant avec sa gibecière — et sa face reluisante, matinal, se traînant comme un escargot, — à contre-cœur vers l'école. Puis le jeune homme — soupirant comme une fournaise, avec une plaintive ballade. Enfin le soldat, plein de jurons bizarres, barbu comme un léopard, jaloux de son honneur, brusque et violent en querelles ; cherchant la fumée de la gloire — à la gueule du canon. — Puis le juge, — ou beau ventre rond, garni de gras chapons, — le regard sévère, la barbe magistralement coupée, — rempli de sages maximes et de précédents modernes ; — et de cette façon il joue son rôle. Le sixième âge, étriqué, — devient le maigre Pantaloon à pantoufles, — des lunettes sur le nez, un sac au côté, — son jeune haut-de-chausses bien ménagé, cent fois trop large — revenant au fausset enfantin, ne rend plus que les sons grêles — d'un sifflet ou d'un chalumeau. La dernière scène — de cette étrange histoire accidentée — est la seconde enfance, le pur oubli de soi-même. Plus de dents, plus d'yeux, plus de goût, plus rien.

SHAKESPEARE.

HISTOIRE D'UNE PIPE.

CHAPITRE VII.

Dans lequel le narrateur qui veut raconter la fin d'un grand peuple est souvent interrompu.

(Suite.)

Quelques minutes s'écoulèrent, le câble se déroulait toujours ; il touchait presque à sa fin lorsqu'une violente secousse se fit sentir, et presque aussitôt une colonne de flammes bleues et sulfureuses jaillit du cratère. Les Indiens effrayés de ce qu'ils prenaient pour une apparition du génie de la montagne, s'étaient jetés la face contre terre. Plus courageux, les aventuriers remontèrent vivement leur camarade. Ce n'était plus qu'un cadavre carbonisé. Qu'était-il arrivé ? Probablement asphyxié par la vapeur de soufre, le puseur d'or n'avait pas pu donner le signal, et ses camarades avaient continué à le descendre jusqu'à ce que le sceau, touchant la matière en fusion, eût provoqué l'explosion qui avait produit le jet de flammes, dont l'apparition avait tant effrayé les Aztèques. Depuis ce jour, sauf en une circonstance où les conquérants du Mexique, dépourvus de poudre, essayèrent de recueillir du soufre sur les parois du volcan, personne à ma connaissance n'a tenté de renouveler cette périlleuse exploration.

* Arrivée aux pieds de la Sierra (chaîne de montagnes) que domine le Popokatépetl, l'armée s'engagea dans les chemins difficiles qui en gravissent les pentes désolées. Une forte tempête de grêle et de neige les y assaillit. Les soldats de Cortez et leurs alliés, venus des terres chaudes et légèrement vêtus, eurent horriblement à souffrir du froid toujours rigoureux à une si grande hauteur. Les chevaux fatigués avançaient avec peine, les canons tirés à bras

toute entière, souffrant à la fois du froid, de la fatigue et de la faim, commençait à murmurer contre son chef qui, sans se contenter des trésors envoyés par Montézuma et sans écouter les prières de ses vétérans, s'obstinait à les conduire dans des lieux désolés où ils périraient tous victimes de sa cupidité. Cortez, inquiet et soucieux, commençait, malgré sa fermeté, à se reprocher en lui-même une obstination dangereuse, quand tout-à-coup, au détour d'un rocher, l'avant-garde commandée par Alvarédo poussa un cri de joie mêlé d'admiration, auquel répondirent bientôt les acclamations enthousiastes de tous les soldats. Du haut de la Sierra, Cortez, le vaillant Cortez montrait à son armée la terre promise à leur vaillance.

« Figurez vous, mes amis, un mélange pittoresque d'eaux, de bois, de plaines cultivées, de cités étincelantes, de collines couvertes d'ombrages, qui se déroulaient comme un riche et brillant panorama aux yeux des Espagnols. A leurs pieds s'étendaient au loin des forêts de chênes, de sycomores, de cèdres; puis au-delà, des champs de maïs et de hauts aloës formant bordure autour de jardins en fleurs. Au centre de cet immense bassin, des lacs dont les bords étaient parsemés de villas et de hameaux; enfin, au milieu s'élevait la belle cité de Mexico avec ses blanches tours, et ses temples pyramidaux, la Venise des Aztèques reposant comme sa rivale au sein des eaux. Au-dessus de tous ces monuments, se dressait le tout royal de Chaltepéc, résidence des monarques mexicains, couronné de gigantesques massifs de cyprès. Dans le lointain, au-delà des eaux bleues du lac, on apercevait comme un point brillant Tezcuco, la seconde capitale de l'empire, et, plus loin encore, la sombre ceinture de porphyre qui servait de cadre au riche tableau de la vallée. »

— Mon Dieu ! monsieur, interrompit un apprenti teinturier, je suis fâché de vous arrêter, mais, comme vous avez annoncé au commencement que chacun aurait le droit de faire ses observations, je voudrais vous en faire une petite, et voilà ce que c'est : J'ai comme ça un pays qui revient du Mexique où il a fait campagne, et y me disait n'y a pas deux jours :

« Vois-tu, petit, tout à l'entour de la capitale n'y a que poussière, à cause qu'il manque d'eau si tellement qu'il faut faire quatre kilomètres pour arriver jusqu'au lac qui est la plus prochaine. Je pense qu'il aura voulu plaisanter. »

— Non, Bastien, au contraire, tout ce que vous a dit votre camarade est très-vrai.

— Mais alors ? continua l'ouvrier surpris.

« A seize ans, vous avez les cheveux noirs, reprit mon père en souriant, mais à soixante-dix, ils seront blancs, et cependant ce seront toujours vos cheveux, seulement l'âge en aura changé la couleur. Eh bien ! mon ami les villes font comme les hommes, elles changent en vieillissant. Cholula avait quarante mille maisons quand Cortez y arriva, les Français en ont trouvé mille tout au plus. Le plateau de Popokatépetl a étonné les Espagnols par sa fertilité : ce n'est plus qu'une plaine désolée, ravinée par les torrents, et où l'herbe même ne pousse plus. De même le grand lac salé du bassin de Mexico a perdu beaucoup d'eau par suite, non-seulement de l'évaporation très-rapide à une si grande hauteur, mais aussi par la destruction des forêts qui entretenaient l'humidité du sol, et surtout par le creusement de deux grands canaux d'écoulement qui ont mis à sec plusieurs kilomètres de cette mer intérieure autour de la ville. Du reste, telle qu'elle est aujourd'hui, la capitale du nouvel empire est sans contredit une des plus belles du Nouveau-Monde. Ses monuments de porphyre et de spilite ont un caractère majestueux et grandiose qu'on retrouverait difficilement ailleurs. Sa cathédrale entre autres, au dire d'un savant géographe, surpasse par la richesse de ses ornements toutes celles des deux hémisphères. La balustrade du maître-autel est d'argent massif, les statues de la Vierge et des saints couvertes de pierres précieuses, et la lampe d'argent du sanctuaire si vaste que trois hommes peuvent entrer dedans pour la nettoyer. »

— Mon pays m'a bien dit cela en effet.

— Alors vous voyez que nous sommes d'accord. Vous n'avez plus rien à me demander ?

— Non, monsieur, je vous remercie.

— Eh bien, alors, mes amis, à une prochaine séance.

CHAPITRE VIII.

Dans lequel la pipe quitte le Mexique après avoir changé plusieurs fois de maître.

« Le reste du voyage des conquérants jusqu'au bord du lac ne fut qu'une suite de découvertes et d'enchantements. Trois larges chaussées, aboutissant à la capitale comme les rayons d'une étoile, servaient de communications entre la ville et les rivages de la mer intérieure. A l'entrée de la principale digue de quatre ou cinq milles de longueur, une ambassade d'honneur attendait les hommes de la destinée : elle était composée des plus grands seigneurs Aztèques, sous la conduite du roi de Tezcuco. Dès que Cortez parut, les Mexicains s'avancèrent au devant de lui. Les gardes de l'empereur, armées de lances et d'épées, les premiers, en ordre sous la bannière verte qui était leur drapeau ; derrière eux et sur deux rangs, venaient les seigneurs portant le maxlat ou ceinture de coton, le casque, la cuirasse et un large manteau de plumes ; leurs cous et leurs bras étaient ornés de colliers d'or, de bracelets en mosaïque, de turquoises ; à leurs oreilles et à leurs lèvres inférieures brillaient des pierres précieuses enchâssées dans de croissants d'or. Des pages magnifiquement vêtus occupaient le centre de cette double ligne portant sur des brancards les présents destinés aux Espagnols, boucliers et plats d'or, bassins remplis de pierreries, étoffes somptueuses, manteaux de plumes, casques pleins de poudre d'or, en un mot, tout ce qu'ils pouvaient supposer devoir rassasier l'avidité des conquérants. Cacamatzin, suivi de ses gardes, fermait la marche : il ne tarda pas à paraître, assis dans un palanquin d'une richesse inouïe, sous un dais de plumes vertes supporté par des colonnettes d'un travail curieux. A son approche, les rangs s'ouvrirent, ses officiers balayèrent la terre avec leurs manteaux et les étendirent sous ses pieds quand il descendit pour fléchir le genou devant l'intrépide Fernand Cortez et lui offrir son palanquin. Après les cérémonies d'usage et l'acceptation de ces présents par son chef, l'armée, reprenant sa marche s'engagea à la suite de l'ambassade le long de la chaussée. Tout autour de cette poignée d'aventuriers émerveillés de tant de pompe, de légères pirogues glissaient sur le lac. Les Espagnols éprouvèrent une vraie surprise en voyant les Chinoupas, îles véritables, revêtues de fleurs et de végétation, flottant comme des radeaux à la surface des eaux, et, tout le long du rivage, de petites villas groupées par blanches masses qui, s'avancant quelquefois jusque dans la mer, ressemblaient de loin à des compagnies de cygnes sauvages balancés mollement sur les vagues. »

« Bientôt on atteignit Mexico au milieu d'une foule immense, curieuse mais triste. Les Espagnols, protégés bien plus encore par la terreur superstitieuse qu'ils inspiraient que par leur propre vaillance et la supériorité de leurs armes, s'avancèrent à travers des rues coupées d'innombrables canaux vers le palais que Montézuma leur avait désigné comme logement, et où bientôt, avec une pompe qui rappelle les splendeurs des mille et une nuits, il vint rendre visite au descendant de Quetzalcoatl et passer à son cou un grand collier d'or, en lui disant : « Ce palais vous appartient ; je vous en fais présent pour vous y reposer de vos fatigues. »

« Tout semblait sourire aux conquérants. Croulés de richesses, et à cause de cela même plus avides que jamais, enorgueillis de leurs victoires et se croyant désormais invincibles, ils s'imaginèrent n'avoir plus rien à craindre et agirent en maîtres insolents vis-à-vis de la population tout entière. Le jour, Montézuma endormait leur vigilance par des marques de la plus humble soumission et

ne semblait plus se soucier de ses dieux ; mais la nuit, au fond de son palais, prosterné devant l'image du dieu de la guerre, la pipe vénérée qu'il était parvenu à dissimuler aux yeux de ses vainqueurs, il invoquait Huitzilopochtli et lui promettait, au jour de la délivrance, d'arroser du sang des étrangers la pierre noire de son autel.

« Guatimozin n'avait pas reparu à la cour ; déguisé en homme du peuple, il surveillait ses ennemis et conspirait dans l'ombre, avec Cuitlahuac, frère de l'empereur, et les caciques Xénocuatl et Quauhpopoca.

« Un matin, deux soldats espagnols furent trouvés assassinés près du palais. Une main inconnue avait arraché leur cœur après leur avoir ouvert la poitrine. C'était un défi jeté au nom des dieux insultés. Cortez y répondit par l'entreprise la plus téméraire : il enleva l'empereur pour en faire son prisonnier et son otage, le mit aux fers de sa propre main, et, en sa présence, fit juger, condamner et brûler vif Quauhpopoca sur le simple soupçon qu'il pouvait être l'auteur du crime.

« Le supplice d'un chef aussi influent, la honte infligée au fils du Soleil et retombant sur tout le peuple Aztèque, bien loin de comprimer les sentiments de haine qu'excitait la présence des Espagnols, ne fit qu'irriter davantage les esprits. Cacamatzin, roi de Tezcuco, d'abord si favorable aux hommes de la destinée, ne vit plus en eux que de sacrilèges imposteurs, et, courageux jusqu'à la témérité il osa exprimer hautement son indignation et organiser la résistance. Son intention était de sauver Montézuma ; ce fut par Montézuma même qu'il fut traitreusement livré à Cortez qui le fit mettre à mort. Le conquérant espagnol, sûr dès lors de l'avalissement de son captif devenu son complice, le força à reconnaître la suzeraineté du roi d'Espagne, qu'en présence des seigneurs de l'empire il déclara maître légitime de tout le Mexique. Ce n'était pas assez encore : Cortez malgré les conseils du Père Olmédó, voulait abolir non-seulement les sacrifices humains, mais d'un seul coup abattre la religion de la nation de l'Alnalhuac. Montézuma essaya en vain de résister à cette volonté de fer, il fallut plier. La statue de Huitzilopochtli fut renversée de la plateforme du plus grand de ces temples et la messe célébrée aux yeux de tout le peuple indigné de cette profanation sur un autel construit avec les ruines du sanctuaire vénéré. La fierté de la noblesse voulut protester ; elle s'assembla dans un autre temple pour célébrer la fête de la divinité outragée. Alvarédo, escorté de ses soldats, accourut, ferma les issues, et fonçant à l'improviste sur les adorateurs des idoles, en massacra six cents au nom de la religion, mais en réalité par avarice et pour s'emparer des riches dépouilles de ses victimes.

(A continuer)

L'OUVRIER DOIT LIRE.

Et c'est pour l'ouvrier spécialement que nous avons fondé ce journal.

Un moyen que nous avons employé, réussit un peu : c'est le présent hebdomadaire. Nous avouons, cependant, que vu nos ressources qui sont nulles, si petites que soient les dépenses, nous nous en apercevons.

Humblement, nous sollicitons pour les pauvres ouvriers, nos lecteurs,

LES RICHES.

de faire choix dans leur mille et un rien, de quelques petites choses, soit chromos, cadres, albums, etc., etc., dont, bien entendu, nous demanderons qu'on nous fasse présent.

Chaque semaine, au lieu d'une devinette, nous en mettrons deux, ou trois, et plus s'il le faut, chaque réponse juste (et tirée au sort), méritera un présent.

C'est donc la collaboration des gens aisés et instruits que nous demandons, pour forcer à lire et s'instruire les ouvriers pauvres et ignorants. Forts de notre intention, nous remercions d'avance les généreux donateurs de la bonne œuvre qu'ils vont faire.